

LES BOURREAUX MEURENT AUSSI

UN FILM DE FRITZ LANG - AVEC BRIAN DONLEVY, WALTER BRENNAN, ANNA LEE,
GENE LOCKHART, DENNIS O'KEEFE, HANS HEINRICH VON TWARDOWSKI

USA - 1943 - 2h14 / Noir et Blanc / 1,37 / mono

SYNOPSIS

En 1942 à Prague, pendant l'occupation nazie, le Reichsprotektor Heydrich, surnommé « le bourreau », est assassiné par le docteur Svoboda, membre de la résistance tchèque. Poursuivi par la Gestapo, il est aidé par une jeune femme, Mascha Novotny, dans la famille de laquelle il se réfugie très vite sous une fausse identité. Mais, par répression et pour obliger le peuple pragois à dénoncer l'assassin, la Gestapo s'empare de plusieurs centaines d'otages qu'elle menace d'exécuter. Parmi eux, le professeur Novotny, père de Mascha.

L'assassinat en juin 1942 par des résistants tchèques de Reinhard Heydrich, bourreau de la Tchécoslovaquie et l'un des plus fidèles serviteurs du régime nazi, est rarement relaté par les manuels d'histoire, déjà bien occupés à retenir les terribles faits de cette époque noire de l'humanité. En 1943, elle marque pourtant l'esprit de deux grands génies du cinéma allemand exilés aux États-Unis pour cause de non-adhésion à l'idéologie hitlérienne. Douglas Sirk signe alors son premier film américain, **Hitler's Madman**, qui raconte la sinistre histoire du village de Lidice, rasé de la carte et dont les habitants mâles furent tous exterminés, après avoir vus leurs femmes et leurs enfants envoyés en camp de concentration en guise de représailles. Avec **Les bourreaux meurent aussi**, Fritz Lang donne une version très personnelle (et fausse historiquement, quoique cela n'ait pas beaucoup d'importance) de l'événement. Chargé d'idéalisme à une époque où l'on en avait bien besoin, ce film est aussi un chef d'œuvre du suspense langien. On comprend pourquoi le cinéaste en avait fait l'une de ses œuvres préférées.

Avec Hitler, objet de la satire féroce de Chaplin dans **Le Dictateur** (1940), de Lubitsch dans **To Be or Not to Be** (1943) ou risquant d'être tué avant l'accomplissement de son destin dans le fabuleux **Man Hunt** de Fritz Lang lui-même, Heydrich était un morceau de choix pour la propagande anti-nazie de Hollywood. Fou sanguinaire, il participa avec passion à l'élimination des SA en 1934 lors de la nuit des longs couteaux, et surtout joua un rôle déterminant dans la planification et l'organisation de la Shoah. Profondément antisémite, il alla jusqu'à faire vérifier par une commission nazie la pureté de ses origines allemandes... Fritz Lang ne concentre pourtant pas son film sur ce personnage, qui n'apparaît que dans les premières minutes; au fond, il n'est que le symbole de la barbarie hitlérienne, que ses subordonnés relayeront après son assassinat.



Les bourreaux meurent aussi n'a pas de véritable héros, ou du moins Lang fait-il de l'ensemble du peuple tchèque son personnage principal. Filmant en intérieurs, sans grandes scènes de foule, Lang s'attache à une multitude de personnages, qui viendront tous, à leur manière, rejoindre le mouvement de la résistance. La recherche du meurtrier d'Heydrich par la Gestapo est prétexte à la découverte de petits actes quotidiens de sabotage, tout aussi nécessaires, selon le cinéaste, que les grandes actions de guerre. Comme dans **Man Hunt**, l'interrogation fondamentale du film est celle de la légitimation du meurtre: peut-on tuer un bourreau sans jamais devoir en répondre? En répondant par la positive et en concentrant le film sur la lutte non seulement contre l'ennemi allemand, mais aussi contre les traîtres tchèques, Lang signe un vibrant plaidoyer contre l'abattement et la capitulation (à l'origine, le film devait d'ailleurs s'appeler **Never Surrender**), en offrant au spectateur un magnifique pied de nez final, qui aurait presque pu être celui d'une comédie si le contexte n'était pas si tragique. Le très irréaliste happy-end (très prégnant dans la version française, amputée d'une bonne dizaine de minutes, doit ainsi se concevoir non pas comme une faiblesse scénaristique, mais comme la marque d'un idéalisme nécessaire.

Ironie de l'histoire, cette œuvre majeure de l'anti-nazisme fut blacklistée durant le maccarthysme sous prétexte que certains dialogues pouvaient être entendus comme « pro-communistes » (sic), et ne fut plus diffusée aux États-Unis avant les années 1970. Les bourreaux nazis étaient morts; ceux du cinéma étaient en marche.

par Ophélie Wiel pour CRITIKAT